

Le journalisme narratif entre fiction et non-fiction. Comment éviter que le lecteur doute ?

Auteur : Dury, Mélanie

Promoteur(s) : Vanesse, Marc

Faculté : Faculté de Philosophie et Lettres

Diplôme : Master en journalisme, à finalité spécialisée en investigation multimédia

Année académique : 2022-2023

URI/URL : <http://hdl.handle.net/2268.2/16631>

Avertissement à l'attention des usagers :

Tous les documents placés en accès ouvert sur le site le site MatheO sont protégés par le droit d'auteur. Conformément aux principes énoncés par la "Budapest Open Access Initiative"(BOAI, 2002), l'utilisateur du site peut lire, télécharger, copier, transmettre, imprimer, chercher ou faire un lien vers le texte intégral de ces documents, les disséquer pour les indexer, s'en servir de données pour un logiciel, ou s'en servir à toute autre fin légale (ou prévue par la réglementation relative au droit d'auteur). Toute utilisation du document à des fins commerciales est strictement interdite.

Par ailleurs, l'utilisateur s'engage à respecter les droits moraux de l'auteur, principalement le droit à l'intégrité de l'oeuvre et le droit de paternité et ce dans toute utilisation que l'utilisateur entreprend. Ainsi, à titre d'exemple, lorsqu'il reproduira un document par extrait ou dans son intégralité, l'utilisateur citera de manière complète les sources telles que mentionnées ci-dessus. Toute utilisation non explicitement autorisée ci-avant (telle que par exemple, la modification du document ou son résumé) nécessite l'autorisation préalable et expresse des auteurs ou de leurs ayants droit.

Sur chantier

Immersion au pays des hommes et des disqueuses

Mon grand-père, mon père, mes frères. Les hommes de ma vie sont dans la construction. Jamais ils n'ont eu de doute quant à leur avenir professionnel, et il en aurait probablement été de même pour moi si j'étais née avec un ... robinet. Or, ce ne fût pas le cas. Ce qui fait que mes petits bras, mes fins doigts et moi sommes exclus de cette carrière implicitement réservée aux membres masculins de ma famille. Les filles, ça fait des études. Et c'est ce que j'ai fait.

Mais j'arrive à la fin de mon cursus et mon futur est encore flou. De plus, je n'aime pas qu'on me dise ce que je peux et ne peux pas faire.

L'entêtement, le besoin de me prouver que j'en suis capable et la curiosité m'ont conduite devant David, le patron de mon père et de mes frères. Je lui ai demandé de m'accorder un stage d'un mois. Il a rigolé. Fort. La main sur le ventre, la tête jetée en arrière. J'ai insisté, et il a finalement accepté à deux conditions : convention de stage signée par l'unif et chaussures de sécurité.

Je vais travailler chez Travaux Divers Namurois.

Texte Mélanie Dury

Illustrations Anna Baillij

« Capricorne. Vous vous cherchez professionnellement. »

Mon rire reste bloqué dans ma gorge et je manque de m'étouffer. Le temps que je me reprenne, la voix sirupeuse de Patricia Millis est déjà remplacée par le dernier tube de Imagine Dragons. « Vous vous cherchez professionnellement. » Tu as tiré dans le mille pour une fois, Patricia.

La tête appuyée sur la vitre, je me laisse bercée par les mouvements réguliers de la camionnette et le ballet des voitures. Depuis que mon réveil a retenti à 4h10, je suis en apparence très calme. Intérieurement pourtant, mon angoisse fait la fête (du genre musique à fond et shots de tequila à volonté). S'il est normal d'être stressé pour son premier jour de stage, mon stress est décuplé car je n'ai pas exactement le profil de l'emploi.

Je pèse, selon mon père, « 30kg toute mouillée », selon la balance 48. Un enfant de sept ans peut encercler mon poignet avec son pouce et son index. J'avance le siège au maximum lorsque je conduis. Des 600 muscles qu'un corps humain possède, je pense en avoir reçu la moitié. Quand je force mon frère à tâter mon biceps, le truc un peu dur qu'il sent est un os. Je passe la majorité de mon temps derrière

mon PC ou un livre entre les mains. Mes compétences manuelles se limitent à ce que j'ai appris au côté de mon père et de mes frères. Ce n'est pas rien, mais pas grand-chose non plus.

Mon père me sort de mes pensées : « Ça va tes chaussures ? ». Il baisse la vitre côté conducteur et allume une cigarette. Je ressers ma vieille veste brune autour de moi pour bloquer le froid qui s'engouffre dans l'habacle. Le tableau de bord affiche 5h17. Il a tenu 14 minutes. Un record. Il a essayé de se retenir de fumer pour moi, mais même son enfant préféré ne peut rien contre son addiction au tabac.

J'agite mes orteils dans mes bottines trop grandes et je mens : « Nickel, oui. »

Trouver une tenue de travail fût un supplice. Aux chaussures de sécurité imposées par mon nouveau boss, j'ai ajouté à ma liste de courses : pantalon de travail, gants et ceinture, et je me suis mise en route, ma mère faisant office de *personal shopper*. Jeune et naïve, je pensais que mon shopping serait plié en dix minutes. C'est parti en tournée des magasins.

Notre premier arrêt, Hubo, fût un échec. J'ai franchi la porte automatique confiante et j'ai vite repéré le rayon des équipements. Rayon qui a rapidement établi que la clientèle de Hubo est majoritairement constituée d'hommes qui mesurent deux mètres, portent du XXL et chaussent du 45. Il ne fait pas bon être une

femme chez Hubo. Ou un homme aux petits pieds.

Mue par l'envie d'en finir, j'étais prête à acheter un de leurs pantalons, une sorte de grand parachute noir qui a sa place sur les pistes de ski – c'était ça ou mon jean slim – mais les bottines trop grandes ne remplissaient pas vraiment les normes de sécurité. J'ai croisé les bras sur le pantalon que je tenais toujours et me suis tournée vers ma mère : « Je veux bien ressembler à une parachutiste, mais pas à Krusty le clown.

– Va remettre le pantalon. On va voir ailleurs. »

C'est finalement chez Mr Bricolage que j'ai trouvé mon bonheur – si mon bonheur était réellement un pantalon gris à poches en taille 34, une ceinture de la même couleur et des bottines Caterpillar en 40. 40, c'est toujours trois pointures en trop mais en serrant bien mes lacets, ça fera l'affaire. Il faut juste que je pense à vérifier à intervalles réguliers que mes pieds ne deviennent pas mauves.

« C'est quoi le programme de la journée ? », je demande à mon père qui tire sur sa cigarette comme si j'étais soudainement devenue fumeuse et que j'allais lui voler.

L'autoroute est particulièrement calme ce lundi matin. Sous les lampadaires, les automobilistes semblent avancer au ralenti, groggy par la fatigue. Leurs esprits sont encore tournés vers le lit chaud quitté trop tôt, vers la personne endormie qu'ils ont embrassée sur le front avant de fermer la porte délicatement, mais, bientôt, ce seront les tâches de la journée qui les accapareront.

J'adore me lever tôt même si c'est toujours une déchirure de quitter mes draps. J'ai l'impression de faire partie d'un cercle secret et mystérieux. J'aime cette sensation de transition entre deux mondes : celui de la nuit et celui du jour.

« Tu seras avec Max, Dunc et moi. On va dans un Intermarché à Limelette, du côté d'Ottignies. On va d'abord au dépôt pour recharger du matériel, des panneaux de 2m70. On fait les ateliers boucherie et boulangerie dans un Intermarché aujourd'hui. Fais-moi penser qu'il faut reprendre des cartouches de silicone blanc. » Il me jette un coup d'œil, j'acquiesce. Il me regarde à nouveau et fronce

ses sourcils broussailleux. Note à moi-même : dire à ma sœur de s'attaquer à cette jungle noire.

« Tu as un élastique pour tes cheveux ?, me demande-t-il, ils risquent de s'accrocher dans une machine. » Mes frères ont ri quand je leur ai annoncé ma venue chez TDN, mon père a semblé étonné et soucieux. Il est persuadé que je ne finirai pas mon stage avec mes dix doigts.

Je lève le bras pour lui montrer le chouchou à mon poignet, mon regard sur la camionnette derrière nous. Max est arrivé à la maison peu après 5h. Mug à la main, il est sorti en vissant sa casquette sur sa tête. Il ne la quitte jamais, elle cache une mèche de cheveux grisonnante et une longue cicatrice, deux vestiges d'un accident de voiture qui l'a laissé dans le coma pendant deux mois. Je suis montée en camionnette avec mon père. Mon petit frère, Duncan, tient compagnie à Max. Ou du moins ses ronflements. Dunc, lui, n'est pas du matin.

À l'autre bout de la banquette, Dim continue ses explications. (J'abandonne le « papa » pour Dim, diminutif de Dimitry. Je me vois mal crier « papa » sur chantier, voyez-vous.) « Ça fait quelques semaines qu'on bosse là-bas. La surface commerciale du magasin va être agrandie. On étend la réserve. Les ateliers actuels vont être démontés et l'espace servira à allonger le magasin. » Il fait une pause le temps d'allumer une nouvelle cigarette, puis continue : « Depuis le covid, les magasins font de beaux chiffres, alors ils agrandissent. » C'est une chose que j'apprécie chez Dim : il suffit de le lancer et il s'occupe de faire la conversation.

Trop vite à mon goût, je vois le panneau « Zoning de Mornimont » et comprend qu'on arrive au dépôt. Les battements de mon cœur s'accélèrent, j'ai chaud malgré la vitre ouverte. Je n'arrive pourtant pas complètement à l'aveugle. Il y a Dim. Il y a mes frères. Et je connais la plupart de leurs collègues. TDN, c'est un peu une secte.

Tout a commencé en 2001 quand Luis Lecertua, originaire de San Sebastian, fonde, entre autres entreprises et en plus de ses deux Proxy Delhaize, la société Travaux Divers Namurois (TDN) spécialisée dans la réfrigération industrielle et commerciale. David le rejoint rapidement en tant que chef de projet et, depuis quelques années, Séverine, la fille de

Luis, l'épaule dans la gestion administrative et financière.

Il n'y a cependant pas que Luis et Séverine et mon père et mes frères qui travaillent en famille. David a engagé son fils, Karl, et son beau-fils, Clem. Le frère de Max, Mathieu, est là aussi. Le reste de la bande, ce sont des potes ou des potes de potes. Les deux meilleurs amis de mon grand frère, Lucas et Amaury, sont les derniers arrivés, portant le nombre total des ouvriers à 14. La plupart sont en CDI, certains en CDD. Quand Dim est arrivé chez TDN il y a dix ans, ils étaient à peine cinq. L'entreprise a fait un bond impressionnant ces dernières années, son chiffre d'affaires se compte aujourd'hui en millions d'euros et les clients – les grandes chaînes de magasins du Benelux – continuent de frapper à la porte. Il a fallu recruter et tout le monde a ramené famille et amis.

Le créneau de TDN, c'est le montage de chambres froides, mais son offre de services est très large – d'où le nom – : terrassement, placement de carrelages, égouttage, maçonnerie, menuiserie, etc. Les ouvriers savent tout faire, et c'est bien ça qui m'inquiète.

En face d'une société de location de véhicules de chantier et à côté d'une entreprise spécialisée dans la maintenance frigorifique, se dresse le dépôt de TDN. La camionnette franchit une grande barrière rouge. De l'autre côté, l'enseigne au logo triangulaire de TDN illumine un parking visiteurs désert et l'entrée de ce qui doit être les bureaux. Nous sommes les premiers arrivés. À droite du bâtiment, on passe une autre barrière et on contourne le bâtiment pour nous garer à côté d'un container déjà bien rempli.

La cour arrière est grande mais tellement encombrée de matériaux et panneaux recouverts de bâches en plastique que je vois mal comment toutes les camionnettes vont pouvoir se caser. Il y a deux bâtiments. Celui que l'on vient de contourner abrite les bureaux et deux dépôts pleins du sol au plafond. Le deuxième bloc est un troisième dépôt, également plein à craquer. Le manque de place devient un réel problème pour TDN. Ces dernières années, la liste des clients n'a fait que s'allonger et les missions se multiplier.

TDN n'a pas connu la crise sanitaire parce que ses clients – la grande distribution alimentaire – ont été parmi les plus grands gagnants du confinement. Les petites surfaces ont dû fermer, les cafétérias et restaurants aussi, les marchés ont été réduits et les consommateurs se sont mis à stocker. Les frontières des pays frontaliers fermées, il ne restait que les supermarchés belges pour se nourrir. Résultat ? En 2020, les ventes de la grande distribution ont augmenté de 21,2% par rapport à 2019. L'interdiction des promotions (pour lutter contre le surstockage) au début du confinement n'a pas fait de mal au chiffre d'affaires des grandes enseignes qui se sont en plus permises d'exténuer leur personnel, de profiter des étudiants et de recourir largement aux intérimaires.

L'argent gagné et économisé pendant la crise sert maintenant à faire des travaux, à agrandir les surfaces commerciales, à remettre à neuf. Ainsi, alors qu'au plus fort de la crise, deux entreprises du secteur de la construction sur trois ont dû déposer les outils, TDN n'a cessé de se développer et, victime de son succès, sera bientôt forcée de déménager.

Mais pour l'heure, l'équipe commence à arriver et, comme je le pressentais, ce n'est pas beau à voir. J'ai l'impression d'assister à une partie géante de Tetris qui ne se passe pas très bien. Je grimace quand les véhicules se frôlent, retiens mon souffle quand deux camionnettes reculent en même temps, mais je suis la seule à m'inquiéter. Autour de moi, cannette de Red Bull, de Monster ou mug de café à la main, les gars discutent. On se fait la bise, on se raconte un weekend un peu trop arrosé, on se plaint des automobilistes qui squattent la deuxième bande. Puis ils arrivent devant moi et affichent un air timide – sauf mon frère qui me salue d'un coup de pied dans le tibia (traduction : bienvenue, sis). Ceux que je ne connais pas encore se présentent, les autres me demandent si le réveil n'a pas trop piqué. Tous me regardent avec un mélange d'amusement et de défi. Ils sont sceptiques. Je ne peux pas le leur reprocher, je ne suis moi-même pas convaincue.

Une fois que tout le monde est là, je me sens déjà plus détendue. On se rassemble autour de David : « Vous avez peut-être remarqué

qu'on a une nouvelle. Ne vous en faites pas, elle ne restera pas longtemps. » Et bien, merci.

Il distribue ensuite les chantiers du jour. Bientôt, les cannettes sont jetées dans le container, les mugs rangés dans les camionnettes et les tdnien s'affairent. Ils déchargent et chargent dans un désordre organisé. Vêtus de leur pull rouge TDN, ils pourraient passer pour les lutins du père Noël s'ils portaient des cadeaux et non des panneaux de deux à six mètres de long ou une disqureuse toute droite d'un roman de Stephen King.

Je retrousse mes manches – au sens figuré parce qu'il fait froid – et me rends utile comme je peux : je porte des panneaux, je vais chercher les cornières de trois mètres et les cartouches de silicone dont Max m'indique les emplacements. Je prends un air détaché, comme si je faisais ça tous les jours. Nos camionnettes chargées et fermées, il nous faut encore aider les autres à charger des panneaux. Je plonge au milieu du chaos et attrape un côté du premier panneau de la pile. À l'autre bout, en face de moi, se trouve Nico. C'est la première fois que je le rencontre mais j'ai été prévenue : « Nico n'est pas méchant mais ce n'est pas le couteau le plus aiguisé du tiroir non plus. » J'ai entendu des histoires tellement étranges (et illégales) à son propos que je doute de la véracité de la moitié d'entre elles. Quad, four et poing étant les mots les plus répétés, je vous laisse imaginer le reste.

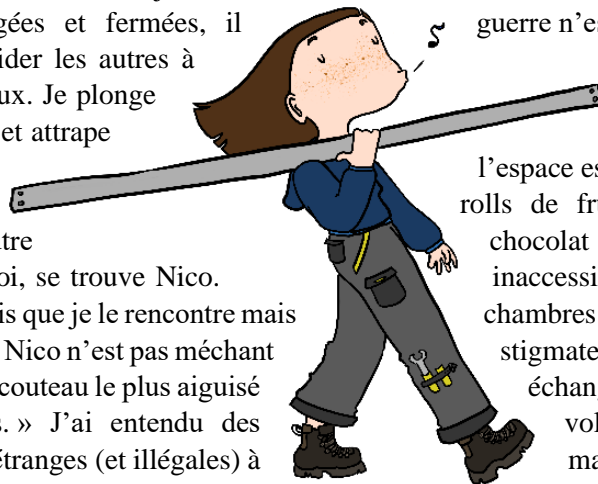
Ses vêtements sont mal ajustés comme s'il s'était habillé à la hâte. Sa grosse barbe lui donne des airs de pirate. Au centre de cet amas de poils roux et bruns, pend négligemment une cigarette, oubliée là depuis un moment. Nico est le genre de gars que je ne voudrais pas croiser dans une ruelle sombre en pleine nuit. Pourtant, ses yeux sont gentils. D'une voix rauque mais aimable, il me demande si je vais pouvoir porter le panneau. Je réponds aussitôt : « Oui, t'inquiète ». Au cours des 20 minutes suivantes, cette question sort de la bouche de pratiquement tout le monde et obtient toujours la même réponse. Les muscles de mes avant-bras me détestent, mais je tiens bon.

Les panneaux sont en train d'être sanglés lorsque David émerge du bureau. Il lance à la cantonade : « Allez les gars, au boulot ». Les portières claquent, les moteurs grondent. Des vitres baissées fusent des « bonne journée, gros », « à demain, gros », « tu me manques déjà, gros ». Une à une, les camionnettes quittent le dépôt, la nôtre en fin de cortège.

Les clients s'imaginent souvent que les réserves de leurs magasins préférés sont des espaces ordonnés où tout a une place définie et peut être trouvé en quelques secondes. Ceux qui ont déjà travaillé dans un magasin savent que, dans ces réserves, règnent le chaos et la désolation. Alors quand ces dites réserves sont en travaux, le recours au champ lexical de la guerre n'est pas exagéré.

La réserve de l'Intermarché de Limelette est un champ de bataille. Près de la moitié de l'espace est occupée par des palettes et des rolls de fruits et légumes, de bière, de chocolat rassemblés pêle-mêle, certains inaccessibles. Les parois extérieures des chambres froides et surgelées portent les stigmates de nombreux et douloureux échanges avec rolls et palettes. Près du volet pour entrer dans la partie magasin, se trouvent la tomra pour les vidanges et une presse à cartons qui doit être plus vieille que Père Fouras. Un côté de la réserve est destiné aux trucs-dont-on-ne-sait-pas-quoi-faire (des étagères en métal dont l'état laisse supposer un accident de voiture mortel, des rapiers en plastique, une machine – imprimante ? – cassée, une poubelle, un karcher, etc.). À l'autre bout, le volet ouvert du quai de livraison laisse pénétrer le froid automnal. Des employés tentent d'accéder à une palette, sans succès. D'autres tirent des rolls en ronchonnant. Certains profitent de la pagaille générale pour fumer leur cinquième cigarette de la matinée.

Notre journée commence donc par du rangement. On va littéralement créer de nouvelles pièces aujourd'hui, il nous faut de l'espace. Max demande à la responsable fruits et légumes de déplacer ses rolls. Elle lui jette un



regard qui ne peut que signifier « Ne me parle pas » mais s'exécute tout de même en marmonnant : « Ça me fait chier, je n'ai pas que ça à faire ». Devant mon expression interdite, Max rit : « Elle est toujours comme ça. On l'appelle la sorcière.

– Ça lui va bien.

– On s'y habitue. Les autres employés sont plus sympas. »

Et ils le sont. Certains viennent nous aider à débayer l'espace et, bientôt, on peut commencer à installer notre matériel. J'accompagne Dunc jusqu'à la camionnette. Il me tend des coffrets Hilti rouges. On prend les échelles et on décharge plusieurs panneaux. Je profite d'être dans la camionnette de Dim pour comprendre son organisation. C'est un lieu sacré. Il a passé des heures à construire des étagères sur-mesure pour ranger matériaux et outils. Si vous voulez voir un autre printemps, vous avez intérêt à respecter l'ordre établi. Dim est un tantinet maniaque. C'est pourquoi je me fixe deux missions avant la fin de la semaine : mémoriser l'emplacement des outils et retenir leur nom. Disqueuse, scie égoïne, équerre, perceuse, burin, maillet, laser, visseuse, foreuse, etc. Il ne faudrait pas que j'apporte le racagnac à la place du burin.

Les coffrets sont ouverts, les outils sortis, les batteries de rechange chargent, et sans un mot ni un regard, Max, Dim et Dunc se répartissent le travail. J'observe un instant le trio. Il est évident qu'ils ont l'habitude de travailler ensemble. Je vais devoir me greffer à leur dynamique.

Dim allume le niveau laser et un faisceau de lumière vert s'étire du sol au mur de la réserve. Dim s'aligne sur le faisceau pour fixer les rails de sol. Dès le premier rail placé, Max mesure la largeur et la hauteur de l'espace et les reporte sur le panneau que Dunc et moi avons placé sur les tréteaux. Max coupe le panneau à l'aide de la scie égoïne pendant qu'on le stabilise. On enlève le plastique collant qui protège la surface du panneau. Puis, pendant que Dunc et Max placent et vissent le panneau dans le rail, j'embarque les morceaux de plastique et de panneaux – Dim aime que les chantiers soient aussi propres que sa camionnette. Ensuite, on répète l'opération. Encore et encore.

Le rythme d'abord soutenu diminue au fur et à mesure que les « j'ai faim » de Dunc se multiplient. Vers 10h, Dim ne le supporte plus et annonce l'heure de la pause. Je passe notre quart-heure au bord de la camionnette à manger mes tartines au sirop de Liège, à poser des questions à Dim et à écouter Dunc et Max qui regardent des Tik Tok en mangeant leur baguette.

Après la pause, on se remet au boulot, et, bientôt, les murs des futurs ateliers sont debout. C'est très satisfaisant de voir s'ériger des pièces là où il n'y avait rien quelques heures plus tôt, mais je suis aussi contente de remballer. Le temps de ranger et de balayer – le balai, c'est pour moi –, il est 15h30. On a oublié de s'arrêter pour manger à midi, mais ça ne tracasse personne.

Trois quarts d'heure plus tard, j'enlève mes bottines avec un soupir de soulagement. C'est presque aussi satisfaisant que de retirer son soutien-gorge en fin de journée.

La pompe de Serkan est un passage obligé le matin pour les tdnns. Il y a quatre raisons à son succès auprès de mes collègues : 1) elle n'est pas loin du dépôt, 2) elle ouvre dès 5h30, 3) elle ne manque jamais de Red Bull, Monster et autres boissons énergisantes, et 4) tout le monde apprécie son gérant, Serkan ou, comme l'appelle Dim, « le petit ». Avec mon père, les gens ne s'appellent pas Pierre, Paul ou Jacques mais : « le petit », « le barbu », « le gros ».

C'est « chez le petit » que, outre son Red Bull journalier, Dunc achète plusieurs fois par semaine un ticket à gratter dans l'espoir de ne pas se lever le lendemain. Jusqu'à présent, son réveil continue de sonner. Il n'est pas le seul chez TDN à entretenir l'espoir d'une retraite anticipée sous les cocotiers. Certains achètent jusqu'à deux tickets par jour.

La majorité de l'équipe n'a pas 30 ans, ils sont pourtant tous épuisés. À force de se réveiller à l'aube et de porter de lourdes charges dix heures par jour, leur mental et leur physique ne suivent plus. Pour tenir, certains se réfugient dans les jeux vidéo, la bière ou l'occasionnel joint. À 47 ans à peine, le corps de Dim crie à chaque mouvement et ses cheveux autrefois noir d'encre sont recouverts d'un manteau gris.

Ce sont la nicotine et le chocolat Milka qui l'aident à tenir – ainsi que ses enfants exceptionnels. L'Etat voudrait qu'ils travaillent tous jusqu'à 65 ans. Leur condition physique ne le permettra pas, et une reconversion professionnelle sera compliquée.

Dunc grogne en jetant son ticket à la poubelle. Son réveil sonnera demain. Dim et Karl sont dans le bureau de David depuis un moment. Mes yeux balayent le réfectoire, sa grande table, ses quelques chaises rouges en plastique, son petit coin cuisine, le panneau blanc sur lequel sont affichés les anniversaires. Près de la porte, est suspendu un calendrier Reca dont seuls les mois d'août et de décembre ont survécu à l'attaque de mes collègues. Ils ont dû juger les bikinis de Miss août et Miss décembre pas assez révélateurs.

Dim sort enfin du bureau de David. Du doigt, il pointe Nico, appuyé sur le radiateur.

« Tu viens avec nous à Limelette. Tu as intérêt à te tenir.

– C'est cool ça, mon gros.

– Qui parle de gros ? Tu arrives à faire tes lacets avec ce bide ? »

Ils s'échangent plusieurs répliques affectueuses et quelques coups mais ils sont interrompus par Clem qui sort des toilettes. Il caresse sa barbe impressionnante qui compense son crâne chauve et nous adresse un sourire satisfait qui n'augure rien de bon. Le beau-fils de David a un système digestif qui devrait être étudié par des professionnels. Son petit plaisir du matin, c'est répandre dans l'ensemble du bâtiment une odeur létale.

Les lieux sont rapidement évacués.

« Je vais chercher à boire. Quelqu'un veut quelque chose ?

– Un Monster, s'il te plait, fi.

– Un Fanta, frère.

– Une bière pour moi, mon gros.

– Non, Nico, intervient Dim sévèrement.

– Rabat-joie. Un Red Bull alors.

– Mél ? »

J'ai la gorge sèche mais je décline l'offre de Max. Dunc m'a parlé des toilettes du magasin, des histoires qui ont leur place autour d'un feu de camp au milieu de la Forêt Interdite

un 31 octobre. Je compte bien les éviter si je le peux.

Mes bras me lancent légèrement et j'ai remarqué, en me douchant, que des bleus étaient apparus sur mes cuisses, mais, globalement, mon corps s'en sort bien. D'autant plus que je ne fais pas grand-chose aujourd'hui. Les panneaux de six mètres pour les plafonds sont lourds. C'est pourquoi les bras de Nico ont été réquisitionnés. Les miens ne font pas le poids. Je me contente donc de placer les échelles et de balayer les crasses. Je me sens inutile. Si je n'étais pas déshydratée à force de ne pas boire, je pourrais pleurer de frustration.

Pourtant, je m'amuse. Il faut dire que Nico est marrant. Malgré lui le plus souvent. Il est du genre à rapprocher la table de la chaise, si vous voyez ce que je veux dire. Il y a quelques semaines, Dim lui a fait croire qu'il avait perdu les clefs de la porte flipflap. Nico était très embêté, jusqu'à que Dim lui rappelle qu'une flipflap n'a pas de poignée. Encore moins de serrure.

Il a aussi pris l'habitude de m'appeler « Mél ». Je soupçonne que c'est pour ennuyer Dim, et ça semble fonctionner puisqu'il le reprend à chaque fois : « Pour toi, c'est Mélanie. Non, encore mieux, ne lui parle pas. Ne la regarde pas non plus. »

C'est seulement mon deuxième jour mais je sens déjà que mes nouveaux collègues se détendent en ma présence. Ils plaisantent, me taquinent, parlent sans tabou de leur vie sexuelle, me racontent leurs multiples accidents de la route. Ils sont même un peu trop détendus. Toutes les deux minutes, un pet sonore retentit. L'odeur est tellement épouvantable que je suis tentée de prendre leur pouls. Ils sont morts, il n'y a pas d'autres explications possibles. Et la décomposition interne est déjà bien avancée.

Dim s'absente pour passer un coup de fil, et Nico décrète que c'est l'heure de la pause. Max nous initie alors à un jeu : il donne une mesure tout en tenant le mètre ruban, le joueur doit dérouler le ruban jusqu'à ce qu'il estime avoir atteint la bonne distance. Nico est complètement à côté, Dunc et Max sont seulement à quelques dizaines de centimètres de leur mesure. Je joue en dernière. Après un court instant de réflexion, Max décide : « 7m72. »

J'ai l'avantage que les autres sont passés avant moi. Je fais de rapides calculs de comparaison entre leurs distances et la mienne et déroule le ruban. Je m'arrête : « Voilà.

– Tu es à... mais non. 7m72. »

Dunc et Nico se ruent sur le ruban pour s'assurer que Max dit vrai.

« Qu'est-ce que j'ai gagné ?

– Une nuit avec moi, répond Max immédiatement.

– Pas sûre que ta femme sera contente, dis-je en levant les yeux au ciel. Pas sûre non plus que mon frère aurait eu le même prix s'il avait gagné. »

On entend Dim mettre fin à sa conversation téléphonique. Quand il arrive, il trouve quatre ouvriers qui coupent et mesurent sagement.

Le reste de la semaine se passe comme elle a commencé. La plupart de notre temps, on est à Limelette où une nouvelle chambre froide est construite. On fait aussi tous les joints en silicone. Dunc l'applique au pistolet et, d'un doigt, je le lisse et racle le surplus.



Je m'habitue à mon nouvel environnement de travail et, même s'il m'arrive encore de confondre la visseuse et la perceuse, je connais le nom de la majorité des outils ainsi que leur emplacement dans la camionnette. Mieux encore, je suis autorisée à utiliser la disqueuse pour couper les cornières et les moulures, ce qui est plutôt cool. Et satisfaisant. Dim m'a

en plus offert un crayon et un mètre ruban, je peux donc travailler de manière autonome.

Des dépannages nous ont forcés à faire plusieurs fois le déplacement jusqu'à Bruxelles, principalement pour remplacer des poignées de portes abîmées ou arrachées par un personnel de magasin peu soigneux. La camionnette a avalé

près de 1500 kilomètres cette semaine. J'ai parfois eu l'impression d'être une routière.

Mercredi, « papy » nous a rejoint à Limelette après un dépannage. Quand Dunc a vu sa camionnette se garer, il a soupiré lourdement. J'ai vite compris pourquoi. Papy, comme son surnom l'indique, est le doyen du groupe. Il est un peu de la vieille école, du genre néophobique qui se méfie de la technologie. Chaque jour, il note soigneusement dans un carnet ses heures et ses kilomètres parce que « la pointeuse n'est pas fiable », tout comme le travail de ses jeunes collègues.

À Limelette, alors que Dunc prenait les mesures et les transmettait à Max pour la découpe, ils étaient constamment interrompus par papy qui demandait en sortant déjà son mètre : « Tu es sûr d'avoir bien mesuré ?

– Oui, répondait inutilement mon frère.

– C'est exact », concluait papy après avoir mesuré lui-même. Il allait ensuite superviser la découpe de Max.

Dim n'est pas beaucoup plus jeune que papy, à peine 10 ans d'écart. Pourtant, il a une vision différente. Sur le retour, j'engage la conversation : « J'ai cru que Dunc allait poignarder papy avec son cutter.

– Je ne sais pas pourquoi il agit ainsi, me confie Dim. J'apprends autant de Max et Dunc qu'eux de moi. Parfois même plus. Ils proposent des solutions rapides et propres auxquelles je n'aurais jamais pensé. »

Jeudi, c'est Jérôme qui nous accompagne à Limelette. Chauve, la trentaine, le ventre rond et le sourire moqueur, Jérôme se pense irrésistible. Il préfère reluquer les clientes et baratiner les caissières que travailler, alors ça l'amuse beaucoup que je sois là.

« Ça va, bébé ? »

Je me retourne pour constater, à mon horreur, que Jérôme s'adresse bien à moi. Bébé ? Je crois que je viens de vomir dans ma bouche.

« Ne m'appelle plus jamais bébé.

– Tu préfères chérie ?

– Pour toi, c'est Mélanie.

– Tu as regardé The Voice, Mél ?

– Non.

– Tu suis les Marseillais alors ?

– Non plus. »

À ses yeux, je suis une fille, et une fille ça regarde des télérealités. Si le reste de l'équipe n'associe forcément pas « fille » et « émissions débiles », comme Jérôme, ils me voient avant tout comme un membre du sexe opposé, le sexe faible. À longueur de journée, j'entends des « ça va ? », « c'est pas trop lourd ? », « tu veux que je le fasse pour toi ? ». Leurs intentions sont bienveillantes mais frustrantes. Il faudra plus qu'une semaine pour que ça change.

« **B**rouillard aujourd'hui.

Affalée contre la portière de la camionnette, j'acquiesce. Le weekend a été trop court pour tout le monde. Mon réveil a particulièrement piqué ce matin, Dunc a ignoré le sien et Dim ne parvient même pas à faire des phrases complètes. Quid du verbe ? du sujet ?

Il a toutefois raison. Le brouillard est tellement épais qu'on ne voit pas à cinq mètres. À part les camionnettes de la poste qui grillent les priorités et se la jouent Dominic Toretto, tout le monde roule prudemment.

En une semaine, on a perdu presque 10°C, mais les météorologues annoncent 17°C d'ici la fin de la semaine. Comme on travaille souvent dans les courants d'air, voire dehors, on est directement impactés par la météo. Mon nez coule et je ne sors plus sans ma capuche et des mouchoirs. Dunc a pris le temps, malgré son réveil tardif, d'enfiler sous-pull, pull, deuxième pull, bonnet, cache-cou, veste polaire et gants. Au dépôt, ça fait bien rire : « Qu'est-ce que tu feras en hiver ?

– J'hibernerai. »

Ces derniers jours, le chantier de Limelette a été mis en suspens en attendant la livraison de la chambre surgelée. On y est tout de même passé un jour pour déplacer une porte automatique à l'avant du magasin et maçonner un mur pour refermer le trou. Dunc a aidé des vieilles dames à amener leurs courses jusqu'à leur voiture et un employé m'a indiquée l'entrée du magasin avant de se rendre compte que je n'étais pas une cliente. « Pardon, a-t-il bredouillé en voyant ma tenue, c'est rare de voir une femme dans le métier. »

Je n'ai pas jugé nécessaire de préciser que je n'étais pas réellement « dans le métier ».

Que sa gêne lui serve de leçon. Bon, sa méprise est compréhensible. En 2019, la part des femmes dans le secteur de la construction était d'à peine 9%, moins de 10% d'entre elles étaient ouvrières. Il y a encore du boulot.

Aujourd'hui est un jour assez calme. Dim et moi attendons au dépôt la livraison de la chambre surgelée. Comme le camion en provenance d'Espagne n'est toujours pas là, on entreprend de remettre un peu d'ordre dans le dépôt. Puis, pendant que Dim parle affaires avec Séverine et Luis, je rejoins les menuisiers dans leur petit atelier annexé au dépôt. Les menuisiers, ce sont mon frère, Corantyn, et le petit Max – « petit » à cause de son 1m50.

Leur atelier est tout nouveau et doit encore être aménagé. Pour le moment, il fait office de dépôt. Une douce odeur de bois fraîchement coupé embaume la pièce et une fine pellicule de copeaux de bois recouvre, comme un manteau de neige, le sol et les machines. Le temps d'une demi-heure, je suis apprentie menuisière. Co et le petit Max m'apprennent à utiliser leurs machines. Super précises et ultra coupantes, elles incarnent exactement ce que Dim voudrait que j'évite. Je fais descendre l'énorme lame circulaire et je coupe des madriers à 30 centimètres. Encore et encore. Je pourrais faire ça toute la journée mais, bien vite, il n'y a plus rien à couper. Déception.

J'aide à balayer la neige de bois et je sors en refermant ma veste. Le brouillard s'est enfin levé mais il fait toujours aussi froid. Dim a déjà commencé à décharger le camion avec le clark élévateur.

Les chambres surgelées sont plus faciles à monter que les chambres froides parce qu'elles sont livrées en kit (tout est compris du sol au plafond). Ça signifie aussi que les colis prennent de la place. Pour ne pas davantage encombrer le dépôt, la chambre doit partir tout de suite pour Limelette. Max et Dunc sont partis en dépannage avec la camionnette de Dim et ses outils. C'est donc sur le plateau du petit camion qu'on la charge.

Max et Dunc arrivent à Limelette à peine cinq minutes après nous. Motivés par la promesse d'un retour précoce, ils montent sur le camion. Il n'y a pas de clark ici, c'est donc à la main que nous devons décharger. Une fois les sangles et les bâches de protection retirées, ils

nous tendent les éléments de la chambre surgelée, principalement des panneaux de différentes tailles qu'on dépose sur des palettes.

Je tends le bras pour attraper un énième panneau mais Dunc le lâche trop vite. Le panneau glisse avant que je puisse le rattraper et me griffe le ventre sur 15 centimètres. Je ravale mon cri. Tant qu'il n'y a pas de membre sectionné, tout va bien. Petite blessure de guerre.

Au moment de déposer le dernier panneau, la transpiration brille sur nos quatre fronts. Le montage de la chambre, ce sera pour demain. J'offre à boire à mes camarades et on se met en route.

C'est pas mal les jobs où tu ne quittes pas ta chaise de bureau. On n'a pas trainé au bureau ce matin. David nous a envoyés en dépannage à Bruxelles et on voulait éviter les bouchons – ce fût un échec. Après plus d'une heure de route, la galère de se garer à Bruxelles et deux heures passées dans le froid à remplacer des pierres cassées sur la façade d'un Delhaize, Dim s'engageait enfin sur l'autoroute quand David a appelé : nouveau dépannage à Bruxelles. Demi-tour. Le GPS nous a indiqué qu'on se trouvait à plus d'une heure du Proxy Delhaize dans lequel on devait changer – oh surprise – une poignée de porte.

Encore une fois, on a galéré à se garer et la tension est montée en Dim. Tension qu'il a ensuite déchargé sur « cette foutue poignée de merde ».

Je range le dernier coffret dans la camionnette quand les premières notes de *Someone You Loved* nous annoncent que Dim a un nouvel appel. Cette fois, c'est le gérant de l'Intermarché de Limelette. Il est en panique. Les carreleurs doivent commencer demain matin mais la société qui déplace les rayons a besoin de grandes tôles en métal pour opérer.

Le magasin a récemment changé de gérant. Ce dernier est complètement dépassé par l'ampleur des travaux. Comme Dim est en charge du chantier, c'est à lui de jouer le psy, de répondre à ses dix appels quotidiens, de l'empêcher de s'arracher les cheveux et de lui assurer que tout ira bien. Ça fait partie du job.

Il y a beaucoup de choses dans la camionnette mais pas de tôle en métal. Évidemment. On doit donc retourner au dépôt pour en charger, puis reprendre la route pour les déposer à Limelette.

Après une journée de 300 kilomètres, on est à la maison.

En entrant ce matin dans le réfectoire du dépôt, je suis étonnée de voir que, pour une fois, les chaises sont occupées. Dunc dort sur ses bras, Karl trie des papiers, le petit Max feuillette un magazine Hilti et Co remplit un bon de travail, les sourcils froncés et les lèvres serrées. On dirait qu'il fait ses devoirs – il y a du progrès depuis qu'il a quitté l'école... avant, il ne se donnait pas la peine de les faire.

Et puis, il y a Alan. Du haut de ses 1m60, il les regarde en caressant sa barbe noire et en sirotant son Nesquik dans sa tasse Minnie Mouse. « Sympa la tasse, lui dis-je en guise de salut.

– Merci, me répond-t-il avec son habituel sourire espiègle, je l'aime bien aussi. »

Ceux qui connaissent Alan savent que c'est un spectacle rare que de le voir boire autre chose que de la bière. Il ne jure que par la Jupiler et ce ne sont pas ses problèmes de foie qui l'arrêtent. Le bac de bière est son unité de mesure favorite (« FIFA 23 ? ça fait sept bacs de bière ça ! »).

Alan, c'est aussi l'un des premiers tdnien, avec mes frères, à avoir osé me tourmenter. Les bleus sur mes tibias peuvent en attester et il ne perd pas une occasion de m'écraser les orteils, ou du moins l'espace où sont censés être mes orteils – merci la pointure 40. Paradoxalement, les coups sont une bonne chose, un signe de mon intégration. C'est frappant de voir les tdnien arriver au dépôt le matin avec une tête de déterré et repartir le sourire aux lèvres et le regard enjoué, comme si leur jauge d'énergie avait été rechargée à coups de croche-pieds, gifles, insultes et pincettes. La violence est le langage de l'amour chez TDN.

C'est avec la plupart de ces bagarreurs que je vais passer ma dernière semaine chez TDN. Un important chantier de démolition nous attend dans un Carrefour à Ottignies. Le chantier est urgent car les fêtes approchent et le

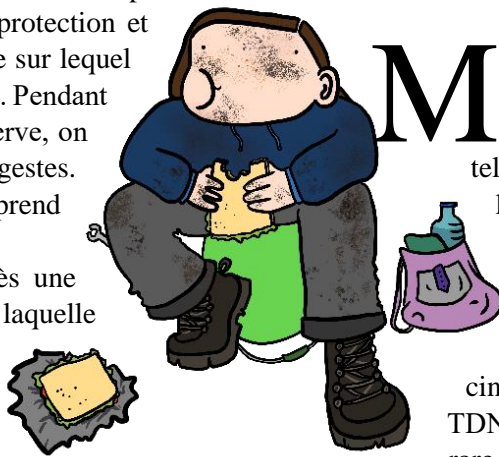
gérant souhaite que les clients puissent faire leurs courses de fin d'année normalement.

Notre premier jour à Ottignies n'est cependant pas sous le signe de la démolition. Aujourd'hui, on construit. Pour que le magasin ne soit pas forcé de fermer pendant les travaux, on commence par fabriquer une énorme paroi de quatre mètres de haut et de 45 mètres de long en plaques d'OSB pour séparer la partie du magasin où les clients font leurs courses de celle où l'on travaille (le fond du magasin, les chambres froides, les ateliers, la réserve).

Avec des voliges, le petit Max, Dunc, Jérôme et Amau composent la structure sur laquelle Co, Max et moi allons fixer les OSB. Dans un premier temps, Co mesure et Max est à la découpe. Quant à moi, je tends les panneaux à Co qui est sur un échafaudage, je vérifie avec le niveau qu'ils sont droits et je les soutiens pendant que Co les visse.

Après quelques minutes, Jérôme nous rejoint. On lit la panique dans ses yeux. Il nous informe discrètement qu'un inspecteur sécurité est là. Par-dessus mon épaule, je vois un homme d'une quarantaine d'années qui porte un casque de chantier blanc et un gilet jaune. D'une main, il tient un écritoire, de l'autre, il prend des photos avec son téléphone. Par chance, il n'a pas eu le temps de remarquer que Max coupait sans gants et sans lunettes de protection et que Co était sur un échafaudage sur lequel les freins n'étaient pas actionnés. Pendant le quart d'heure où il nous observe, on fait attention à chacun de nos gestes. Une fois qu'il est parti, on reprend nos mauvaises habitudes.

Dans l'après-midi, après une pause trop longue durant laquelle Jérôme n'a pas cessé de parler des *Feux de l'amour*, Max rejoint l'autre équipe. C'est donc moi qui suis assignée à la découpe. Je ne suis pas aussi rapide ni précise que Max, et Co me met un peu la pression, mais c'est le meilleur moment de la journée. Disquer, ça me plaît. Est-ce que ça fait de moi une bonne apprentie ou une potentielle *serial killer* ? Peu importe.



Tout autour de moi n'est que chaos et poussière. De notre côté de la paroi en OSB, le courant est coupé et la lumière du magasin ne perce pas. Les deux spots de chantier peinent à nous éclairer au milieu des nuages de poussière que l'on soulève en arrachant le plafond. Des câbles pendent négligemment – monsieur l'inspecteur de la sécu ne serait pas très content. Ils ne sont en théorie plus alimentés, mais on reste vigilants. Hier, Max et Dim se sont faits électrocuter. Heureusement, ils portaient leurs gants et n'ont reçu qu'une légère décharge.

Des morceaux de plâtre, d'isolant, de bois et de métal jonchent le sol et nous empêchent de nous déplacer. À travers le brouhaha des visseuses qui dévissent et du plafond qui tombe, j'entends Dunc m'appeler : « Mél, on a besoin de toi et de ton balai.

– Va te faire voir, je réplique.

– Le second degré n'est pas qu'une température. »

On est bien loin des 2°C, ça c'est sûr. Entre les crasses, la chaleur que dégage la dizaine de frigos temporaires du magasin et les cadavres de souris qui tombent avec le plafond, ce chantier ressemble étrangement à l'Enfer.

Malgré moi, j'attrape le balai et m'attelle à former une montagne de saletés.

Mon nez est tellement encrassé qu'il faudrait y passer l'aspirateur et mes mains tellement noires qu'il faudrait les poncer. Ça ne m'empêche cependant pas de manger mes tartines. J'étais déjà une défenseuse de la règle des cinq secondes, mais, chez TDN, j'ai franchi un cap. Il est rare qu'on ait un évier et du savon à disposition alors manger avec des mains sales ou pleines de silicone est devenu mon lot quotidien, et ça me va très bien.

« Mais quelle conne ! », s'exclame Nico. Tout le monde se tourne vers lui, intrigué par son emportement soudain. Il brandit son sandwich : « Elle a mis trois tranches au lieu de deux. »

Je me mords la lèvre pour me retenir de lui dire de faire ses tartines tout seul la prochaine fois, trop fatiguée et trop affamée pour me battre. À ma surprise, c'est Dunc qui intervient : « Tu pourrais être reconnaissant que ta copine prépare ton dîner alors que tu pourrais le faire toi-même comme un grand. »

Nico ne réplique pas et finit son sandwich avant de conclure : « Croyez-le ou non mais, finalement, c'est plus facile de manger une tartine à trois tranches qu'à deux. »

Bien sûr, Nico. Bien sûr.

Sur l'autoroute, je demande à Dim de dépasser la camionnette d'Alan juste devant nous. Au moment où je suis à sa hauteur, j'attrape le bord de mon pull et révèle... mon sous-pull. Alan ouvre la bouche et écarquille les yeux avant d'exploser de rire silencieusement.

À côté de moi aussi, ça rit. « Tu as passé trop de temps chez TDN », commente Dim.

Mon dernier jour de stage est aussi le plus dégoutant. Travailler dans les chambres froides et les ateliers boucherie n'a jamais été un réel plaisir. Entre les sacs poubelle qui laissent échapper un filet de sang, les bouts de viande crue qui traînent sur les poignées et les tabliers des bouchers maculés de sang, il y a de quoi rendre malade Hannibal Lecter.

À Ottignies, l'imposante structure en acier au plafond qui servait encore récemment à pendre des cadavres de cochons suffit à imaginer les événements qui se sont déroulés dans ces ateliers maintenant vides.

Il n'y a pas une tâche de sang. Le nettoyage a été minutieux. Pourtant, au-delà de cette apparence impeccable, se cache un monde d'une saleté rarement égalée. À coups de pied de biche, de marteau, de visseuse et de cutter, on arrache avec tellement de vigueur que Nico plie son pied de biche en décollant un cadre de porte.

Derrière les plinthes et les moulures, sous les capuchons des vis, entre les panneaux, au-dessus des plafonds, s'est logée une substance gluante d'un vert brunâtre. Elle dégage une odeur nauséabonde et semble presque en vie. Il fait chaud mais je garde mon

pull comme bouclier. Mes cheveux sont attachés en chignon bas et ma capuche est remontée sur mon front. Alors que j'enlève les moulures dans une chambre, j'entends que, dans l'atelier d'à côté, Nico a des haut-le-cœur. Quand j'arrive, il est plié en deux au-dessus du caniveau. Les autres se moquent de lui et de son estomac « de fragile ». Il leur répond par un doigt d'honneur avant de sortir prendre l'air.

Les portes des chambres froides sont tellement lourdes qu'on doit se mettre à quatre, Amau, Dunc, Nico et moi, pour les enlever. 20 centimètres d'épaisseur et deux mètres de haut, elles pourraient retenir un hippopotame. « Avant de la démonter, on ne sonnerait pas à Fortis pour voir s'ils ne sont pas intéressés ? » demande Amau pour la quatrième fois. La blague fonctionne toujours, et notre hilarité rend la tâche encore plus compliquée.

À l'aide d'un transpalette et d'un clark empruntés au magasin, on met les portes dans le container – désolée, Fortis. La dernière porte jetée, on s'arrête pour reprendre notre souffle et admirer le spectacle.

On remonte dans les camionnettes et on quitte le chantier, tous en même temps. Pas d'embrassade. Pas d'adieu. Juste un « Allez bon weekend les gars » et quelques coups de klaxon. C'est parfait comme ça. J'ai hâte d'être sous la douche.

En sortant de la salle de bain, je croise ma sœur. « Tu es triste d'avoir fini ? » me demande-t-elle. J'y réfléchis un instant. Je vais pouvoir davantage dormir, mais mes collègues vont me manquer. Ça n'a pas toujours été facile. Les heures sont longues, et j'ai souvent été consciente de mon identité de femme. Pourtant, je sais maintenant que la seule chose qui se tient entre moi et le secteur de la construction est un banc de muscu. Je finis en plus avec mes dix doigts. Même David, qui riait il y a un mois, m'a demandé quand je reviendrai. Je réponds honnêtement : « Oui. »